

Le blog de l'agence

Découvrez l'activité de Rampazzo & Associés, la première agence de *brand journalism* en France

Nos sociétés

- Panoptik
- Carta-link & Partners

La vie de l'agence

- Partenaires
- Revue de presse
- Notre équipe

Veille/Formations

- Évolution des médias
- Formations et interventions
- Exposition

Sélection de liens

- Presse : états des lieux, tendances
- Typographie / Graphisme
- Édition électronique

17/07/2013 LE MONDE>PRESSE

Léo Ferré, l'enragé

À l'occasion du vingtième anniversaire de la disparition de Léo Ferré, *Le Monde* consacre son dernier hors-série à l'un des plus prolifiques auteurs-compositeurs-interprètes français. Poète et artiste engagé, il a habillé de rouge ses mots et de noir ses convictions anarchistes. Ce qui fut loin de susciter l'unanimité...

Un entretien exceptionnel avec Marie-Christine Diaz, la dernière épouse du chanteur, à la parole si rare, des textes de ses différentes oeuvres, ainsi que les hommages de ses compagnons de route et d'admirateurs comme Aragon, Gaston Bachelard, Michel Bouquet, Annie Butor, Bernard Lavilliers, Philippe Meyer, Pascal Boniface et Robert Belleret, son biographe, permettent de replonger dans son univers.

Comme pour les précédents numéros, notre agence a assuré la production complète du hors-série : recherches iconographiques, maquette, secrétariat de rédaction, correction, jusqu'à la réalisation des PDF.

Rechercher

Rechercher

Nos clients

- Nos clients presse
- Nos clients corporate
- Nos clients édition
- Nos clients Web

Contactez-nous

Rampazzo & Associés
56, rue de la Rochefoucauld
75009 Paris
+33 1 56 02 60 30
on@rampazzo.com

Éléments récents

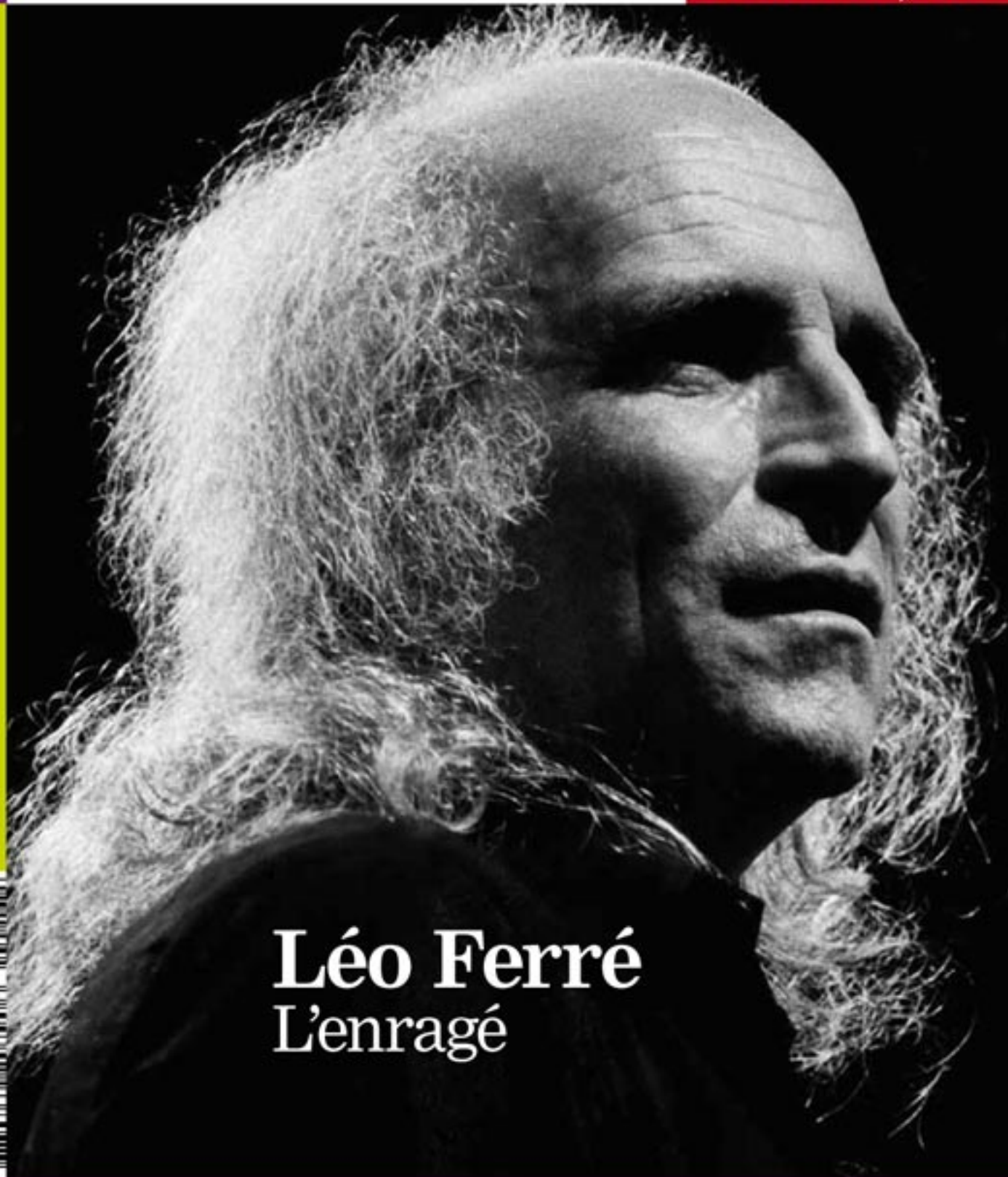
Juillet 2013

L	M	M	J	V	S	D
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				

HORS-SÉRIE

Le Monde

UNE VIE, UNE ŒUVRE



Léo Ferré
L'enragé

M 08392 - 17H - F: 7,90 € - RD



JUILLET-AOÛT 2013

Alrique CFA 5000 F CFA, Algérie 750 DA, Antilles-Guyane-Réunion 8,50 €, Belgique 7,90 €, Canada 11,95 \$CAN, Espagne 8,50 €, Grèce 8,50 €, Liban 16500 LBP, Luxembourg 7,90 €, Maroc 70 DH, Portugal 8,50 €, Suisse 10,90 CHF, TOM avion 1600 XPF, Tunisie 9,90 DT.
ISBN : 978-2-36604-011-9

Avec Aragon, Bernard Lavilliers, Annie Butor, Marie-Christine Ferré...

LE RÉVOLTÉ SOLITAIRE

■■■ PAR YANN PLOUGASTEL

Léo Ferré serait mort. Non ? Si. Il y a vingt ans. Au fond du café, devant un thé, une jeune femme bien mise s'écroulait de tous ces bouquins sur le créateur d'*Accès le temps* qui encombraient ma table. Elle m'insulta : « Sa voix était métronomique. Mais tous ces mots mis bout à bout... » Incroyable comme les mots libres, les mots en colère scandalisent encore...

Reprenons au début. Nous sommes donc le 16 juillet 1990. C'est un vendredi matin, les routes des vacances font le plein. À la radio, une voix annonce : « Léo Ferré est mort il y a deux jours, en Toscane, à l'âge de 76 ans. » Inutile de le nier, nous fîmes nombreux à esquisser un sourire à ce joli bras d'honneur. Une « *gynale d'avatar* » qui tire sa révérence le jour de la Fête nationale... Ensuite, bien sûr, ont surgi en désordre des souvenirs de mélodies : *Vingt ans, C'est extra, La Mémoire et la mer, Thank You Satan, La Chanson triste*. Des coups de gueule et des coups de spleen qui ont façonné un inconscient collectif.

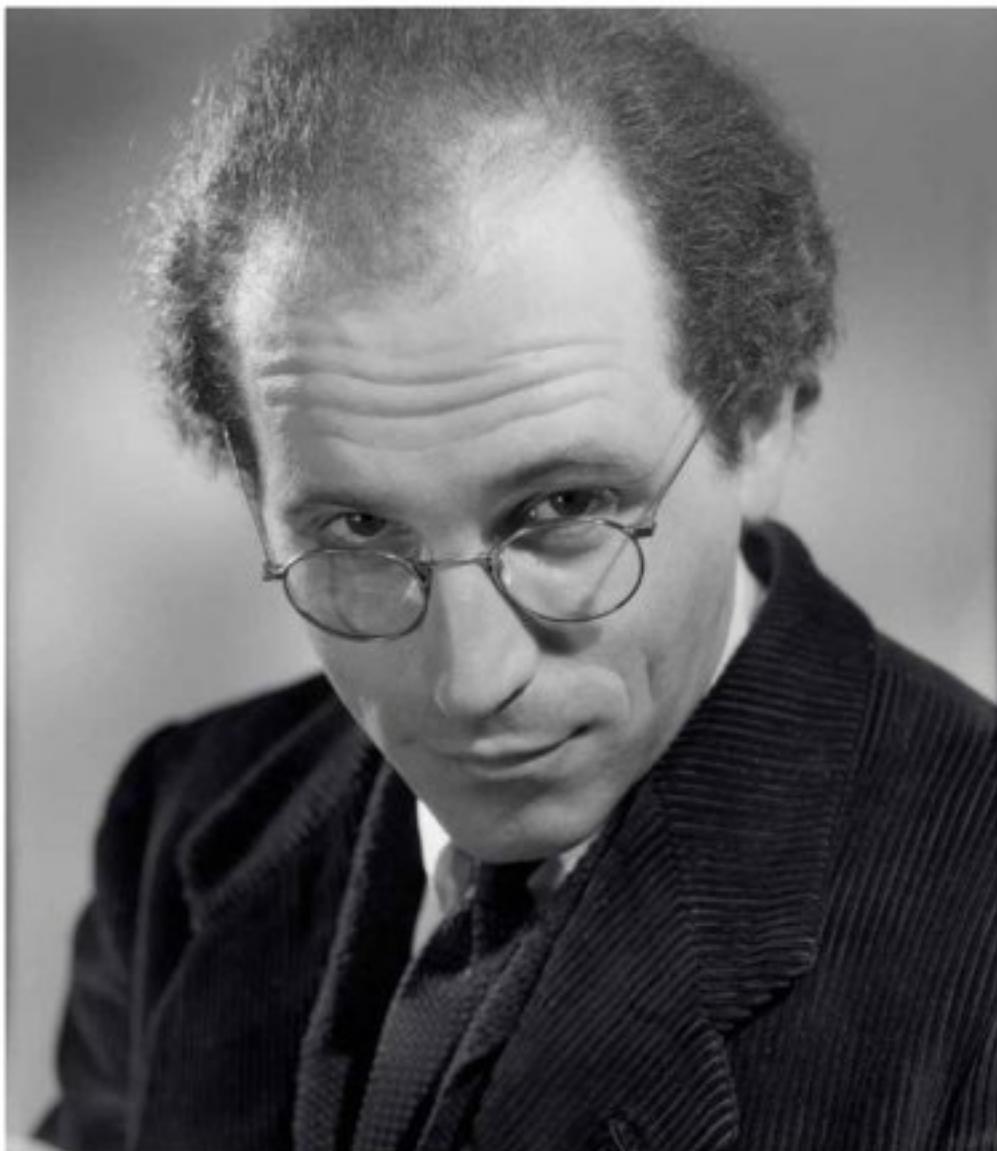
Il était comme ça, Ferré. Écorché. Misanthrope au grand cœur. Rageur. Solitaire.

Mélancolique. Colérique. Emporté. Impécateur. Torrentiel. Habitué. « *Il y a du Baudelaire chez cet homme qui aime les balancements rigoureux. Des éclats de soleil, de fièvre, de Rimbaud. Des désespoirs, des plages noires, du moine, du Verlaine. De la poésie, tout simplement* », notait si élégamment la si élégante Anne-Marie Paquette, dans *Télérama*, avant de tutoyer, elle aussi, les étoiles. Et... Basta!

Trois jours après la disparition du chanteur, Robert Belleret publia dans *Le Monde* un de ces articles qui secouent tout autant le lecteur que celui qui l'a écrit : « *Léo Ferré est mort. Quatre mots assassins "à vous faire chialer et plus". Avec le temps, c'est donc ainsi : Ferré "passant l'arme à gauche tel jour, telle heure, en telle année", ce n'est pas un chanteur qui s'est tu, c'est la chanson qui meurt un peu, beaucoup, incroyablement. La Bonne Chanson, façon Verlaine, qui ne chante que pour nous plaire, la romance avec paroles, la chanson de texte, de gestes, de clameur, de souffle et de brisance. La Chanson des amants, la chanson carnavalesque, rebelle, La Chanson du Mal-aimé, celle qui ne sort que les soirs "de demi-*

YANN PLOUGASTEL, né en 1954) Journaliste au *Monde*. Il a dirigé trois dictionnaires : *La Chanson mondiale* (1990), *Le Rock* (1997) et *La Chanson française* (1998) chez Larousse et rédigé une biographie, *Nord-Du Nord*, chez Flammarion (2001).

Léo Ferré en 1967, photographié par le studio Harcourt.



CHRONOLOGIE

chansons. Irradié avec André Breton, qui refuse d'écrire la préface.

1957

En mars, sortie chez Orlon de *Les Fleurs du mal* chantées par Léo Ferré. En juin, enregistrement d'un oratorio, *La Chanson du Mal-aimé*.

1958

3-15 janvier. Premier tour de chant à Bobino. Léo Ferré est accompagné par Jean Carbon à l'accordéon, Barthélémy Rosso à la guitare et par le pianiste aveugle Paul Castanier.

1959

Pour acheter l'île du Gauciel, entre Saint-Malo et Canteleu, Léo Ferré vend 150 chansons à Rolf Marbot, directeur des Nouvelles Éditions Méridian.

1960

Signature, à l'antenne, d'un contrat d'artiste avec Edith Piaf.

1961

En janvier, enregistrement de l'album *Les Chansons*

d'Aragon. Au printemps, Léo Ferré adopte la chansonnette Népès, Julien Gracq chante «Jolie Môme». En novembre, récital à l'Alhambra, qui débouche sur la publication d'un 33 titres.

1963

Le couple Ferré s'installe dans le Lot, près de Gourdon, où il achète un château du xix^e siècle plutôt vétuste, Pech Rigal («terre rouge», en gasconçais), que Ferré rebaptise *Perrigal* («perris», en occitan).

1964

Enregistrement des albums *Ferré et ses* (*Presco la mareie, La Bikavonnie, Époque époque, Sans fesses...*) et des chansons *Ni Dieu ni maître, Monsieur Barbot, La Chanson des amants, L'Épave...*

1965

Léo Ferré participe à «Discorama», à l'antenne, d'un concert d'artiste avec Edith Piaf.

1966

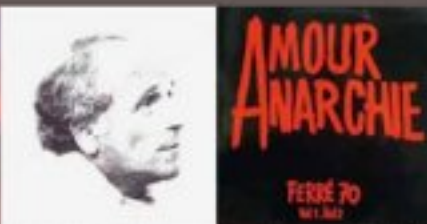
Sortie de *L'Âge d'or* avec *La Prière, Paris-Spaïen, La Grèce, La Mort...*



En haut : Pochettes de *La Chanson du Mal-aimé* (1957), *Les Chansons d'Aragon* (1961) et *Léo Ferré chante Baudelaire* (1967).

Au milieu, à gauche : Léo et Madeleine Ferré avec Edith Piaf au Club Saint-Hippolyte, à Paris, en 1964. Au milieu, à droite : Léo Ferré et sa chamanne Népès, en 1962. Adoptrice problématique, elle impose son caractère aux Ferré pendant sept ans.

En bas : Avec Aragon et Elsa Triolet à leur domicile parisiens, en 1960.



1967

La chanson *À une Antenne morte*, hommage à Edith Piaf, est consacrée par Barclay à cause d'une allusion à l'ingénieur de Mirville Mathieu. L'allusion où elle devait figurer, aux côtés de *Quartier latin, Salut Beauté!*, *En our toué, La Marseillaise*, sortira sans elle... Impression et publication.

En haut, à gauche : Pochettes de l'album blanc («1968»), et *l'Amour Anarchie* (1970). En haut, à droite : Jean-Roger Caussimon dans les années 1970. Parent et ami de Léo Ferré, il fut notamment l'auteur de *Monsieur Bégonne*, de *Catulle à Gaby* et du *Temps du cerpe*.

Au milieu : Léo Ferré et le pianiste Jacques Loussier préparent le tour de chant de *Franc-Columbus*, à Paris, en janvier 1965.

En bas : Avec le groupe Zoo, en 1971. La parenthèse pop de Léo Ferré dure jusqu'en 1973.

des *Mémoires* d'un magnétophone, de Madeleine Ferré.

1968

Le 22 mars, rapture avec Madeleine. Le 7 avril, cette dernière, en l'absence de Léo à Perstrigal, fait abattre Népès, blessée après une chute et touchée par la gazouise, ainsi que l'autre gueson, Zoé, et le cochon, Holo. Le 10 mai, en pleine «nuit des barricades» au Quartier latin, Léo Ferré donne un récital à la Mairie au profit du *Mouvement pour la Liberté*. Pour la première fois, il interprète *Les Anarchistes* en public.

En décembre, il enregistre l'album blanc («jeûne désigné») en référence à celui des Beatles dans lequel il chante *À toi, Les Anarchistes*. C'est exclu, *L'En 66, Madame la Mère, La Nuit, Népès*, etc.

1971

Léo Ferré donne avec le groupe pop Zoo une série de concerts, souvent partagés par des milliers d'incriminés qui lui reprochent de ne pas être toujours en adhésion avec ce qu'il chante.

1969

Le 4 janvier, sur RTL, Léo Ferré débat avec Jacques Rivet et Georges Brassens. En janvier-évrier, récital à Dublin publié en double album chez Barclay. Léo Ferré s'exile avec Marie-Christine Diaz, sa nouvelle compagne, à San Casciano, près de Florence, en Italie.

1970

En janvier, tournée au Québec. De janvier à avril, enregistrement de l'album *Amour Anarchie*. Léo Ferré publie chez Robert Laffont un roman autobiographique, *Benoît Mère*. Le 20 mai, naissance de son fils Mathieu. En octobre, enregistrement de la chanson *Avec le temps*, destinée à l'album *Amour Anarchie*, même si, écrite dans un premier temps par la maison Barclay.

DES FULGURANCES COMME
UN CROCHET AU FOIE

E

n 1962, la prestigieuse collection « Poètes d'aujourd'hui » de Pierre Seghers consacrait son quatre-vingt-troisième numéro à Léo Ferré. Il succédait à Dylan Thomas, précédait Stéphane Mallarmé et rejoignait Apollinaire, André Breton, Arthur Rimbaud ou Charles Baudelaire. C'était la première fois qu'un chanteur figurait dans une telle revue. À travers Ferré, la chanson était reconnue comme un art à part entière. Dix ans plus tard, les éditions Seghers décidèrent de créer une autre collection, intitulée « Poésie et chansons ». Pour le premier numéro, elles voulurent republier sous cette appellation le volume consacré à Léo Ferré. Colère homérique de l'auteur de *La poésie fait l'coup, Villon* et autres *Les Poètes ou Jolie Môme*. Sur scène, il apostropha Seghers : « Comment, je suis le numéro 93, je veux rester le numéro 93, entre Dylan Thomas et Mallarmé ! » Il obtint bien évidemment gain de cause.

Cette anecdote illustre parfaitement la façon dont Ferré se percevait, lui qui s'adressait directement à Baudelaire, Rimbaud, Verlaine et quelques autres comme s'il s'agissait de ses frères. « La chanson est un métier, mais la poésie, c'est une cocotte », disait-il. Il ne se consi-

dérait pas pour autant comme un poète, mais plutôt comme un musicien. D'où l'importance de la musique dans sa façon d'aborder les mots : « Toute poésie destinée à n'être que lue et enfermée dans sa typographie n'est pas finie. La poésie doit être entendue comme la musique. Elle ne prend son accorde qu'avec la corde vocale comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche (...) », clame-t-il dans *Préface*, sur l'album *Amour Anarchie*.

Lire les textes de Léo Ferré sans en entendre la mélodie suscite, certes, un sentiment d'inachevé et une frustration certaine. Pourtant, il s'en dégage une force, un lyrisme, un rythme, un balancement, une mélancolie esquissée, un ressassement désespéré, des amorces d'amertume, des fulgurances qui relèvent du crochet au foie. Les mots de Ferré claquent comme des talons aiguilles sur le macadam parisien.

Il écrivait :

« On ne fait pas de la poésie avec des tracts
On la fait avec sa gueule bien ouverte
Sur les cerbes habituels
Et de préférence acryls. » ■ Y. P.

Les textes reproduits dans ce page sont extraits de son ouvrage *L'Amour Anarchie* publié par les éditions La Mésange et du mar et Gallimard.

Léo Ferré au travail sur ses cahiers de partitions, à Paris, en 1961. Cette année, qui commença avec un régal au Vieux-Columbiar et s'acheva en synthèse à Orléans, eut une décennie prodigieuse pour l'artiste.



Lui restait-il des affaires de Perdrigal?

→ Même s'il a finalement pu récupérer son piano du Lot, qu'il a fait réparer chez un accordéon de Lyon avant de l'installer à Versailles, en définitive, il n'a eu accès à très peu de choses. Il n'a jamais pu récupérer livres et partitions. Pourtant, combien de fois a-t-il réclamé son manuscrit de *Le Vie d'artiste*! Il voulait le retravailler. Maintenant, c'est fini, ça ne sortira jamais, c'est perdu; on prive sa mémoire de quelque chose.

Quid des concerts?

→ Quand Paul Castanier et Maurice Frot l'ont quitté, en 1973, et quand les enfants ont été plus grands, je l'ai accompagné à mon tour. Après les concerts, Léo était fatigué mais heureux. Pour que la pression retombe, nous allions dîner. Nous ne nous couchions

À Monaco, le lit où Léo est né, dans la chambre de ses parents, près de la petite salle de bains, n'est pas très confortable, mais j'y dors.

pas trop tard. Nous repartions tôt le lendemain. On faisait une ville par jour, en faisant attention à ne pas dépasser 500 kilomètres de distance de l'une à l'autre. Le matin, on roulait, l'après-midi, on arrivait, Léo se reposait, faisait la balance, le soir, concert et voilà, ainsi de suite... Dans les années 1980, lorsque les tournées furent plus importantes, les enfants mettaient des épingles sur une carte de France que nous avions accrochée dans la cuisine. Ils reliaient chaque point avec une ficelle de laine.

Cette fois, vous êtes au volant.

→ Oui. Léo avait déjà tellement conduit seul, de nuit. Pendant que je conduisais, il écoutait de la musique, lisait des textes, les étudiait. Il a passé des jours sur *Les Poètes de sept ans*, de

Rimbaud. Nous reprenions notre vie des débuts, des kilomètres comme ça, à rouler. Léo aimait la voiture, plus pratique pour nous que le train, avec les bagages. On tournait en France, en Suisse, en Belgique. On est monté jusqu'à la Pologne dans le cadre d'une tournée des Instituts français. Grâce au même type de l'ambassade qui nous avait organisé des tournées au Maghreb, au Portugal et en Espagne... On a joué aussi en Allemagne, à Berlin Est et Ouest. Il y avait encore le Mur.

À l'époque, Léo semble avoir coupé les ponts avec le show-business...

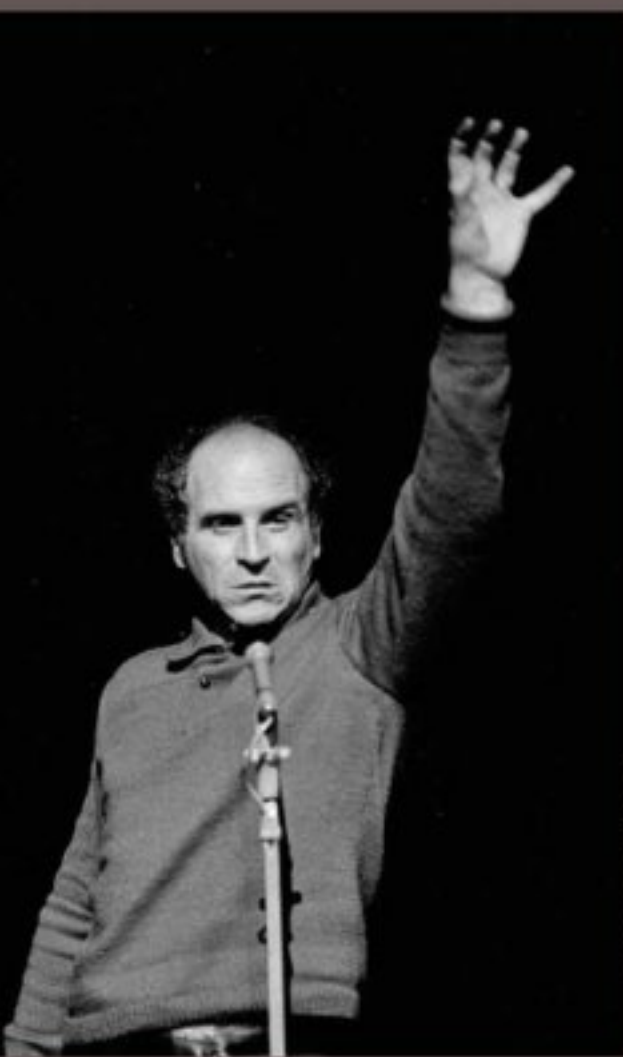
→ Après son départ de Barclay en 1974, il a dû rester un an sans contrat. Puis, CBS l'a produit pour deux albums. RCA et EPM l'ont ensuite distribué. Enfin, avec ses éditions *La Mémoire et la mer*, Léo s'est autoproduit. Il payait tout, les studios, les musiciens; EPM s'occupait de la distribution. Il était en complète autogestion : musique, textes, enregistrement, production, impression des partitions... Un tourneur, Sylvain Moustaki, l'aideait pour la gestion matérielle, puis il y a eu Olivier Gluzman, et enfin Michel Alpag qui produit aujourd'hui les tournées *Age tendre et Têtes de bois*... Le rythme était soutenu. On rentrait, on repartait, deux jours aller, deux jours retour...

Que retrouvez-vous en Italie?

→ Les enfants. Le matin, Léo les déposait à Castellina. Un bus scolaire les conduisait à Sienne. À 14 heures, il fallait aller les chercher. Léo se levait tôt et prenait son petit déjeuner avec Mathieu. Ils étaient tous les deux aussi silencieux. Léo l'emmenait en R5 à Ferrit d'autobus. En redescendant, il achetait le journal, le lisait puis se mettait au travail. Parfois, il remontait au village. Cette vie n'avait plus rien à voir avec celle d'enfant... Léo s'occupait d'ailleurs bien des enfants. On



Léo et Marie-Christine Ferré à Paris, en novembre 1976.



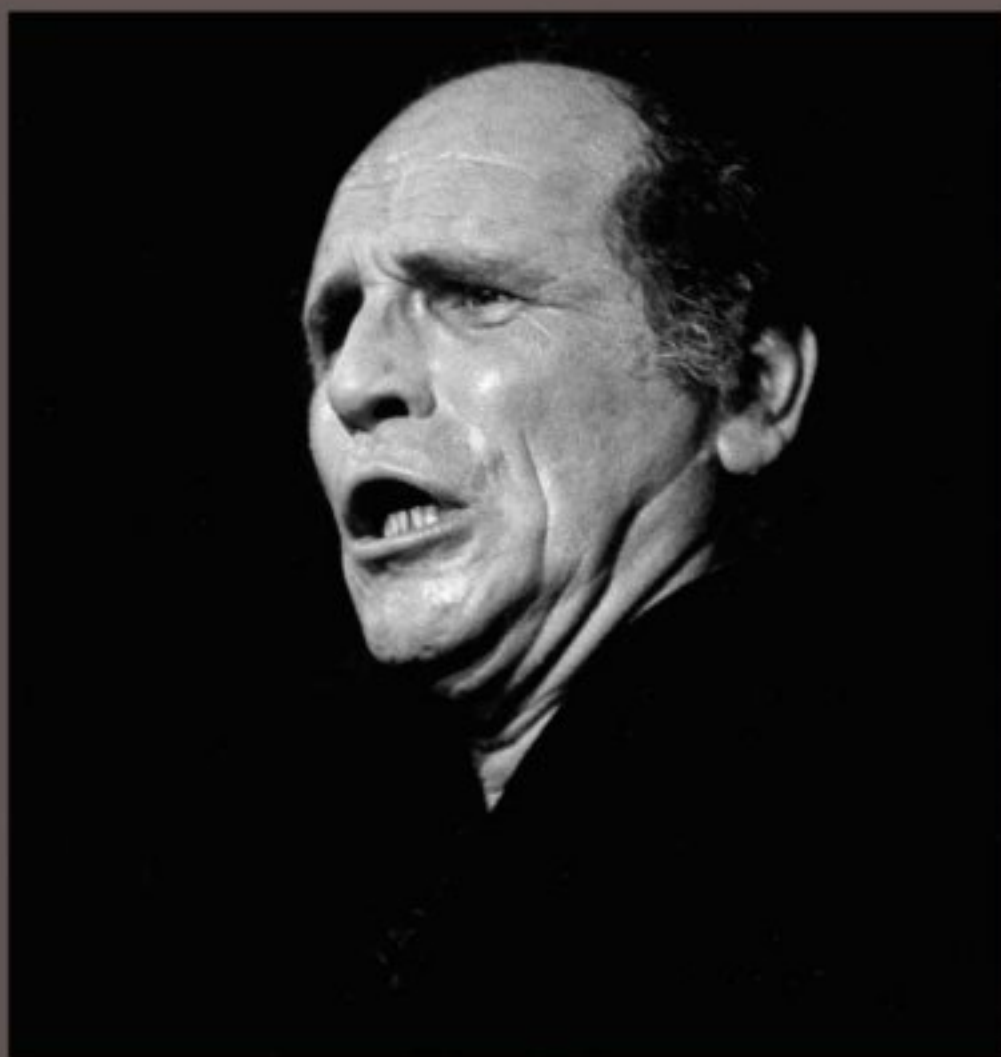
LÉO FERRÉ, BÊTE DE SCÈNE

À ses débuts, c'est le plus souvent assis au piano droit de l'un des minuscules cabarets du Quartier latin que Léo Ferré rencontre son public. Lorsqu'au tournant des années 1960 il s'agit d'affronter le music-hall, il se réjouit d'« une formidable enose de chanter dans la lumière noire des yeux inconnus ». Et, tandis que les yéyés twistent et hurlent, il construit sa stature de roc. Amplitude gestuelle, regard habité, « et cette voix encore, de velours et de feu, de rage et de fave », se souvient son biographe, Robert Belleret. De tours de chant en récitals, Ferré établit avec les milliers de spectateurs venus l'acclamer une relation intense, qui perdurera jusqu'aux derniers concerts. En 1991, deux ans avant sa mort, le roi Léo, 75 piges, assurait encore une soixantaine de dates. **»**

À gauche : Léo Ferré à l'Elkamina, en novembre 1961. « Un inconnu », titre L'Humanité. À l'époque, le chanteur se produit sur scène en pantalon de cuir et polo anthracite. Il les trouva bientôt pour sa « tenue de travail » : pantalon et chemise de velours, noirs tous les deux.

À droite : À Bobino, en 1965. Pour son auteur, Patrick Ullmann, ce cliché est

fondateur. « Avant de le rencontrer, [le photographe Léo Ferré] à Bobino en 1965 et en 1967. Puis, j'ai écrit le photo. En 1965, je rencontre à Bobino, un spectacle. Hier Léo sur scène me conviait de reprendre nos appareils. J'appareille quelques images, dont celle-ci, en coulisses. La porte de sa loge s'ouvre, il me prend dans ses bras. « Décidément, tu es un bon photographe », me dit-il. C'est là l'aboutissement d'une collaboration et surtout, d'une amitié. »





« De prime abord déconcertés par ses gestes, qui n'avaient rien de commun avec ceux d'un Karajan, les musiciens d'orchestre étaient heureux d'être dirigés par Léo Ferré. Il portait tellement la musique. Il travaillait une matière, comme un forgeron. »

Patrick Ullmann, photographe.

À gauche et ci-dessous :
Léo Ferré dirige l'Orchestre symphonique de Liège, en Belgique, à Cockerne 1970.
Au programme : œuvres de Beethoven et Ravel, et répertoire personnel.

À droite :
À Buenos Aires, en 1970, Léo Ferré chante *Le Mémoire et la mer*.



PORTFOLIO



En haut :
En mai 1983, Leo Ferré
chante sous la chapelle
dressée porte de
Pantin, à Paris, avant
l'inauguration l'année
suivante du Zénith.

En bas :
En octobre 1987,
à Sartrouville.

Page de droite :
Leo Ferré chef
d'orchestre, en décembre
1972. Durant les quinze
dernières années de sa
carrière, il assure lui-
même les arrangements
et orchestrations de tous
ses enregistrements.



Voilà, c'est dit, c'est la première fois que je vous en parle. Une idée de fou!

J. B. : Oui, c'est assez fou, donc j'aime assez. Moi, dès que c'est démonté, je plonge!

G. B. : Oui, ça n'est pas une mauvaise idée; mais... tu risquerais d'emmerder les gens qui voudraient en voir d'autres. Pourquoi nous trois, tu comprends?

L. F. : Eh! Parce que nous trois, enfin. Un petit syndicat, comme ça.

J. B. : Ah, on y vient!

L. F. : C'est quelque chose de fraternel ce que je dis en ce moment. Et sans aucune idée d'argent ou de quoi que ce soit derrière la tête.

G. B. : Oui, on peut le faire. À l'occasion d'un truc. Mais faire ça tous les jours, je sais pas si c'est faisable.

L. F. : Non, deux trois fois comme ça. Ce serait pas mal, Jacques, non?

J. B. : Ah oui.

Comment vivez-vous?

L. F. : Les gens sont toujours intrigués. Ils voudraient entrer dans nos vies. Chaque fois que des gens sont entrés chez moi par effraction sentimentale, il m'est toujours arrivé des états d'abominables.

Pensez-vous que les femmes soient capables d'apporter quelque chose d'important aux hommes? L'équilibre, par exemple?

L. F. : Non!

G. B. : Je pense que, sur le plan de l'équilibre, nous sommes des types qui pouvons nous passer de femmes. Sur un autre plan, non. Et puis a-t-on tellement besoin d'équilibre?

L. F. : Je dis non, parce que la femme n'a de cesse qu'elle arrive – après la fin de l'amour – la tendresse, ce légitime insouciance de l'amour et qui fait tout par terre. Et qui, moi, me rend encore plus seul que tout. La tendresse, c'est la fin du monde. J'estime qu'on n'a pas le droit

de se foutre dans les pattes d'une bonne femme qui vous tient en laisse!

G. B. : Moi, je pense que les femmes, nous en avons besoin comme tout le monde, bien entendu. Vous savez très bien pourquoi...

J. B. : ... Pour faire le marché!

G. B. : L'amour, c'est une chose difficile. D'ailleurs, vous le voyez bien tous les jours. Ça ne réussit pas tellement à la plupart des gens.

J. B. : Il y a très peu de gens qui sont faits pour l'amour.

L. F. : L'amour, c'est une chose instantanée. Il faudrait pouvoir faire l'amour – je dis cela sans aucune mauvaise pensée – avec une femme instantanément et ça n'est pas possible. Parfois, il vous est arrivé de rencontrer une fille dans la rue, avec laquelle vous auriez fait l'amour immédiatement. Ça n'est pas possible. Il y a dix mille tabous autour de ça. Ce à quoi sert la femme, cette espèce d'autre sexe; la sœur avant la mort. On est finalement toujours exploité par les femmes.

J. B. : Ah non! Non, moi qui ai une réputation de misogynie, je ne suis pas de ton avis. Je suis relativement misogynie.

L. F. : J'aime bien le « relativement »!

G. B. : Moi, je ne suis pas du tout misogynie... Et lui il se mêle des femmes. C'est tout.

J. B. : C'est ça. Je suis méfiant. Je ne crois pas tout leur beratin.

L. F. : Vous savez, moi, je crois que l'homme est un enfant, alors que la femme n'est pas un enfant, voilà.

Avez-vous le sentiment d'avoir, comme on dit, « réussi votre vie »?

J. B. : Elle n'est pas encore finie.

G. B. : On vous dira ça à la fin. Peut-être que ça va mal se finir! Jusque-là, on a fait à peu près ce qu'on a voulu.

L. F. : On est libres. On fait ce qu'on veut tout de même. ■■■

Réunis le 4 janvier 1988 dans un appartement parisien à l'initiative d'un journaliste de Rock & Folk, Jacques Brel, Leo Ferré et Georges Brassens. Ici (g. à dr.) débattent de la chanson en général et des femmes en particulier.

© Fayard





Léo Ferré et Pépée à Perdrigal, en 1967, par Hubert Grégoire. Le photographe, ami de la famille, fut l'un des rares à séjourner dans l'arche de Noé de Léo.

droit l'objectif et effaçant d'un même mouvement la présence de son artiste de patron. Ni Dieu ni maître. L'homme descend du singe, ou bien est-ce le contraire? Une autre scène témoigne de ce lien d'appartenance, Pépée à la fois muse, enfant et figure du double. Léo Ferré discute avec des amis dans une pièce du château. Dans ce lieu dévasté de toutes parts, la pièce de musique de Léo est la seule qui soit dotée d'une clé. Soudain, des notes de piano parviennent au salon. Qui cela peut-il être si l'artiste se trouve là, en compagnie de ses invités? Les amis pénètrent dans la pièce à musique et découvrent, stupéfaits, la chimpanzée qui, cigarette au bec et chaussée des lunettes de son maître, frappe le piano d'accords de sa composition. Pépée a littéralement revêtu l'habit de Ferré. Pépée Ferré.

Inversement, Léo fut Pépée. Pour cela, il faut remonter quarante ans en arrière, au temps de son séjour chez les Frères, en Italie. Le 1^{er} octobre 1925, Mario « Charlotte » Ferré, la mère de Léo, l'accompagne au pensionnat de Boedighera, où son fils devra séjourner de 9 à 17 ans. Joseph Ferré, qui en a donné l'ordre, ne viendra jamais lui rendre visite. Ainsi arraché au nid familial, l'enfant méridional jadis si joyeux y goûtera aux premières saveurs de la mélancolie. En prévision de ce voyage sans retour, la mère Ferré a préparé six bananes pour son fils. Mais au moment de traverser la frontière, un douanier demande à ouvrir la petite valise, refusant qu'entre en Italie la précieuse provision d'amour maternel. Premier geste d'homme, dira Léo, premier geste d'anarchiste, devant un représentant de ce qu'on appelle la société : l'enfant dévore une à une les six bananes sous l'œil offéré du douanier imbécile. Premier geste d'homme? Oui, mais avec la grimace supposée du chimpanzé, ce bouffeur de bananes par excellence.

Conforté en cela par les écrits de la psychanalyste Alice Miller, qui n'hésitait pas à

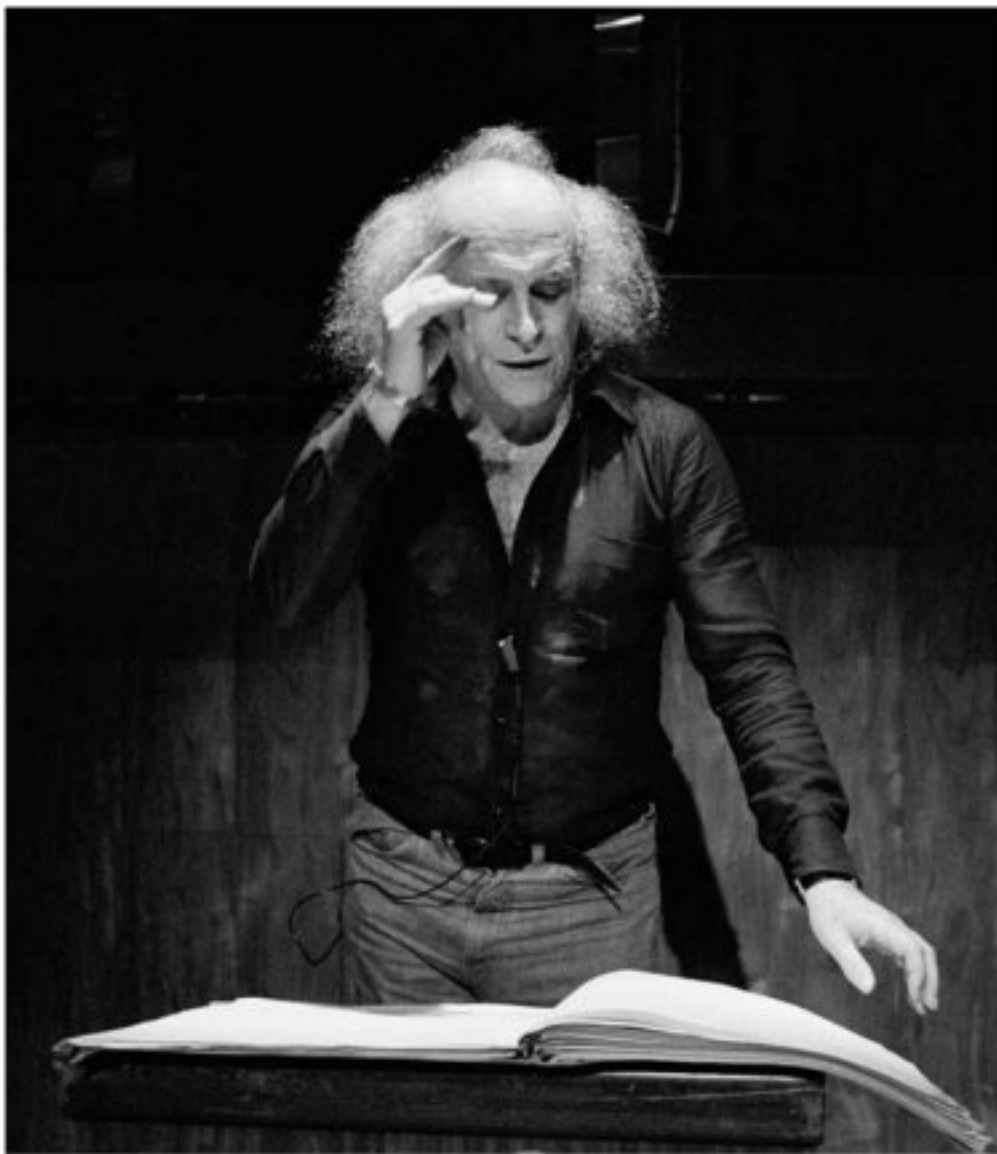
recontextualiser un lieu d'adulte dans les décors abîmés de l'enfance, on peut supposer que Perdrigal, avec ses hauts remparts, correspond pour Léo au souvenir reconstitué du pensionnat de Boedighera, dans ce collège de Frères où son jeune corps fut outragé par ces représentants de Dieu abusant d'autant plus de leur position que celle-ci s'inscrit dans le sacré.

Dans cette grande arche de Noé qu'était Perdrigal, Léo, au milieu de tous ces « pensionnaires » abandonnés, maltraités et privés de parole, avait créé une loi d'amour pour protéger ces animaux qui ne bénéficiaient d'aucune protection. Au centre de l'arche, Pépée évoluait comme une reine, insaisissable, indomptable, désinhibée. Ce à quoi tend tout artiste.

On ne sait si Madeleine l'avait analysé de la sorte, lorsqu'elle mit sa menace à exécution. Après le départ sans retour de son mari Léo, le 22 mars 1968, elle décida de tuer les animaux de Perdrigal. Elle savait que Pépée était ce que le couple avait de plus cher; et pour Léo en par-

La chimpanzée, cigarette au bec et chaussée des lunettes de son maître, frappe le piano d'accords de sa composition. Pépée a littéralement revêtu l'habit de Ferré. Pépée Ferré.

ticulier, l'accoucheur et témoin de sa création en cours. Ainsi, plus que jamais, alors que l'artiste pensait la fuite pour conquérir ce qu'il avait à écrire, tuer Pépée revenait à l'entendre au plus intime de sa chair. Ce à quoi Madeleine fut contrainte le 7 avril : le meurtre symbolique de Léo Ferré par la figure interposée de l'animal. C'est ce qui se présente à nouveau chaque fois que s'ouvre le procès de Pépée, même quarante-cinq ans après sa mort. Faute de pouvoir saisir l'ombre de l'artiste, faute de pouvoir s'en faire adopter, on lui rejette la faute, sollicitant la mémoire de ce qui fut son double le plus emblématique : une grande gueule. ■■■



de consommation et d'abandon déshumanitaires, la tyrannie de l'économique. « Sous les pieds, il n'y a plus la plage: il y a l'angle et la Nécorité ». « Toute cette tristesse qui se lève le matin à lever frais pour aller gagner 1005 ans... ». « Mes plus beaux souvenirs sont d'une autre planète! On les boschers confiant de l'homme à la crête... ». on pourrait multiplier les citations de cette charge désespérée sans rien rendre du choc provoqué par son écrit. Lancé comme un train fou au bord du déraillement, l'interprète fait « comprendre le trivial et le lyrique, le cocasse et le subversif, le raisonnement et la chanson pour nous promettre finalement la vie, la beauté, la jeunesse... » dans dix mille ans! »

j■■■

JOURNALISTES

« Avec nos journaux payements qui archent de plaisir journaliers... » « C'est rock, mais 1962, Ferré pouvait avoir des mots très chers pour les journaux et les journalistes « aussi ». « Le journal est un poison où s'exaltent les dimensions. Les journalistes sont des déshéparés que déshonore un prurit littéraire (...) Le journal est une série de finances: c'est aussi le bilan de la puissance. Réviser le journal, tous les jours le bilan, et la puissance s'écroule... ». « Le journal est un poison où s'exaltent les dimensions. Les journalistes sont des déshéparés que déshonore un prurit littéraire (...) Le journal est une série de finances: c'est aussi le bilan de la puissance. Réviser le journal, tous les jours le bilan, et la puissance s'écroule... ». « Les journaux s'ont comme les journaux: ils ont changé de temps et temps: il n'est pas tous, il n'est pas les mêmes... » (La Vie moderne, 1960).

m■■■

MADELEINE FERRÉ (NÉE RABEREAU)

C'est au Bar Sac, une nuit de janvier 1959, que Léo a commencé avec Madeleine Rabereau une histoire d'amour qui dura dix-huit ans. Elle avait 25 ans, il en avait 30. Elle avait rendu un bonsoir (deux mariages, une fille de 5 ans, Annie), il ramait encore dans les canots. Les deux amants de la nuit se mirent en couple, dans un hôtel nouveau du Quartier latin puis dans une Nécorie de la porte Maillot, boulevard Perdiving, et quand le succès commença à pointer et avec lui l'argent, ils s'offrirent une maisonnette normande, l'île magique du Gosculin, et, enfin, un château châtellain au sommet d'une colline du Lot, baptisé Perdiving. Avec le soutien, parfois la collaboration active, de celle qu'il avait épousée, le 29 avril 1962, Ferré s'était mis à composer et à écrire comme un furieux: un opéra, achevé, un oratorio, un recueil de poèmes, un roman, des chansons par dizaines et, miracle, à mettre en musique les plus grands poètes. Un prince croisa leur chemin (Raïner II), un poète vint les éclairer d'une queue de comète surdivulguée (André Breton), des amis merveilles les rejoignirent, fasciés par ce couple-époux, chateaux, irlandais. L'amour fut, vraiment, que Léo exprima en chansons: Mon p'tit copain, L'Amour, Chanson pour elle, Le Marché du pain, L'air choute, Le Testament, À toi, ou l'inséparable Ce t'ou (1962). Tout à tout, mais intellect, femme fatale, de du légis, cordes bien, dépit, Madeleine

avait aussi une artiste rentrée, qui devint la concubine active, espiègle, parfois envahissante - on dirait aujourd'hui le coach - d'un artiste qui, peu à peu, prit confiance en lui-même, gagna en maturité, soigna son apparence, plaça sa voix, apprit à se tenir en scène. Il y eut l'Olympia, Bobino, la consécration de l'Alhambra, en 1961, des récitals et des albums d'anthologie. Leur amour commença mais hors du commun des bébés nota le couple Léo-Madeleine avant de le dissoudre. En 1961, une certaine Nécorie bouleversa leur paysage intime jusqu'à devenir une enfant par substitution. À Perdiving, la bébête double, finalement cristalline pour Léo, se transforma en mille d'une ribambelle d'amoureux familiers - « chapeaux, chiens, chats, poney, cochon, monteur... » le château moyennageux était devenu une arche résistante, plutôt mal que bien, aux assauts d'un monde de plus en plus extérieur. La vie de château devint une existence de refuge, la promesse de liberté absolue, une prison. Et des Bébêtes se firent jour. Gagné par la mélancolie, la neurotisme puis la dépression, Madeleine accepta de soulager son mal-être en enregistrant, un jour le jour, Les Mémoires d'un magotophone, un livre pacté que Léo imprima lui-même. En lisant ces tranches de vie, frémissements, grâces, scènes de fantaisie voire d'excentricité, on perçoit l'insatiable progressive d'un malade, effrayé puis terrassé. Bouffé par l'indolence amnésique (voixelles, balayages, gendres), l'entretien des membres du bureau, la « tribu d'amour »,

le couple y gaspilla son énergie, un jour de vivre, se laissa aller. Madeleine embarqua sur le « France » pour New York, mais au retour, se dépitée ne fit qu'empêcher. Depuis quelques temps, Léo avait une liaison, une double vie qui l'empêchait peut-être de souffrir. Madeleine, « chimiquement à Léo - cherchait refuge dans le champagne ou le bordouze. Le 23 mars 1968, celui d'un certain « successeur ». Léo partit seul pour assouvir quelques gâtes et - après d'ultimes hésitations - il ne revint pas à Perdiving. Madeleine, au bord du ruisseau, désemparée, désespérée, fit tout par un chasseur Nécorie, une autre championne, Zaza, et le cochon approché, Bébe, avant de se laisser conduire dans une clinique spécialisée. Léo ne parlera jamais ces « marottes » et pendant des années, il poursuivait Madeleine qui refusait le divorce d'une habitude aussi insupportable que sa passion pour elle avait été intense. Au terme d'une longue procédure, le divorce fut prononcé, aux torts réciproques, le 26 mars 1972. Madeleine, qui avait refusé sa vie mais n'avait jamais pu oublier Léo, est décédée le 30 mai 1995, cinquante-quatre jours avant l'éclosion de sa vie.

O■■■

ORCHESTRÉS

Tout petit déjà... Le dirigé des orchestres imaginaires sur les respects de Monaco, distribuant les instruments fonctionnels à ses pupilles. Il lui fallait attendre plus de trente ans avant de réaliser son rêve de jeune maître, en 1981, il est l'enseigne bohéme de dirigeur

En février 1975, Léo Ferré dirige un orchestre d'étudiants à Montreux, en Suisse.